

Hommage a Marc Slonim (4 avril 1894 - Mai 1976)

Autor(en): **Kemball, Robin / Andreyev, Nikolay / Nivat, Georges**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **10 (1977)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



HOMMAGE A MARC SLONIM

(4 avril 1894 - 8 mai 1976)

Un soir d'avril 1976. Marc Slonim me téléphone de Genève. C'est pour me remercier, avec sa courtoisie innée, de l'avoir invité à assister à ma leçon inaugurale. Il entame le dialogue en anglais (qu'il parle avec une aisance remarquable, et presque sans accent), ce qui ne manque pas de me frapper car, si je savais qu'il maniait fort bien plusieurs langues étrangères, nous nous étions toujours entretenus auparavant en russe. Marc Lvovitch doit décliner mon invitation car, dit-il, « nous partons dans le Midi nous reposer un petit peu. J'ai beaucoup travaillé ces derniers temps à ma nouvelle *Histoire de la littérature soviétique*, et je m'en sens un peu fatigué ». (Ce qu'il ne disait pas, et que je devais apprendre seulement par la suite, c'est que son médecin lui avait littéralement ordonné ce repos qui s'imposait de toute urgence.) Peu après, j'apprends qu'il a entre-temps invité, pour faire une conférence à Genève devant le cercle russe, un collègue et ami, le professeur N. E. Andreyev, de Cambridge ; ceci pour le 12 mai, date à laquelle, évidemment, il sera lui-même de retour. Ce jour-là, je fais donc le voyage de Genève, où l'on m'accueille avec la nouvelle que Marc Slonim est mort à Nice quatre jours auparavant, à l'âge de 82 ans...

La mort de cet homme si droit et si intègre, de ce critique si courageux et si perspicace (il fut le premier, soit dit en passant, à découvrir et à défendre le génie de Marina Tsvetaeva) constitue une perte irréparable pour la culture russe en général, et pour la colonie russe de Suisse romande en particulier. Deux collègues qui l'ont connu mieux que moi (et qui ont assisté à mes côtés à la *panikhida* célébrée à sa mémoire en l'église orthodoxe russe de Genève) ont bien voulu consentir à apporter ici leurs témoignages. Le professeur Nikolay Andreyev d'abord, qui connaissait Marc Lvovitch

depuis le temps (dans les années vingt) où ils étaient tous deux à Prague, passe en revue les principales étapes de cette vie si riche et si active. Le professeur Georges Nivat, à son tour, trace un portrait de l'homme qu'il a connu et avec qui il a étroitement collaboré à Genève pendant les dernières années de sa vie.

Robin KEMBALL.

Marc Slonim comptait parmi les personnalités les plus éminentes de la colonie russe de Suisse. Il était de surcroît de ceux qui, toute leur vie durant, ont lutté pour l'idéal de la liberté en Russie, que ce fût à l'intérieur du pays ou dans l'émigration. C'est à la fois comme homme politique, comme critique littéraire et comme historien de la culture russe qu'il s'est fait un nom. Par sa naissance, il appartenait à l'élite culturelle russe. Son père, Léon Slonim, était avocat, tout comme son frère, de sept ans son aîné. De sa mère, sœur du célèbre critique Iouli Aïkhenvald et traductrice de Victor Hugo, Slonim tenait le don des langues : outre le russe, il en maîtrisait six à la perfection. En entreprenant des études universitaires à Florence, il envisageait de se spécialiser dans le domaine de la Renaissance, mais la révolution de février 1917 devait en faire un homme politique ; le voilà bientôt « S. R. », socialiste-révolutionnaire (non marxiste). Orateur de grande classe, il se retrouve le plus jeune membre de l'Assemblée Constituante (élue au suffrage universel, la seule consultation de ce type effectuée après le coup d'Etat bolchévique d'octobre 1917) qui avait à déterminer la nature et les formes de la vie politique russe et qui fut dissoute par les Bolchéviques le 5 janvier 1918. Marc Slonim engage alors toute son énergie dans une lutte acharnée contre la dictature communiste, risquant plus d'une fois sa vie, et fera partie de plusieurs gouvernements d'opposition qui combattent, sous l'étendard de la Constituante, la « dictature de gauche » de Lénine, sans pour autant reconnaître la « dictature militaire de droite » des armées blanches. Il quitte la Russie en 1919, gagne, sous un nom d'emprunt, le Japon, et de là l'Europe occidentale, où il ralliera la « Délégation du parti socialiste-révolutionnaire à l'étranger ». Il travaille pour des journaux de divers

pays et, dans ses innombrables conférences, poursuit sa dénonciation du « communisme en pratique ». Ennemi farouche autant qu'actif du Troisième Reich, Slonim réussit à fuir la France occupée en 1941 et à rejoindre, au prix d'énormes difficultés, les États-Unis, où il enseignera les littératures russe et européenne. En 1963, une fois à la retraite, il s'établit à Genève et y poursuit son travail idéologique et littéraire, rédigeant articles et livres en diverses langues. L'émetteur en langue russe de Munich, *Svoboda* (« La Liberté ») lui doit plusieurs centaines de textes radiophoniques. Il anime, de concert avec le Professeur Michel Aucouturier, puis avec le Professeur Georges Nivat, le « Cercle russe » (*Rousski Kroujok*) de l'Université de Genève, lequel constitue une tribune libre pour les écrivains, poètes et chercheurs russes hors d'Union soviétique.

Parmi les différentes phases de son activité qui lui ont valu la notoriété, il convient de relever son travail à la section littéraire de la revue *Volia Rossii* à Prague, dont il a assumé la rédaction de 1922 à 1932 (Slonim y a consacré lui-même une précieuse étude dans l'ouvrage *La littérature russe de l'émigration* (en russe, N.d.T.), publié à Pittsburg en 1972 sous la direction de N. P. Poltoratzky). Comme rédacteur et comme critique, il y a défendu en toute indépendance des points de vue stimulants. Tout en faisant la part belle aux auteurs de Russie soviétique, Slonim favorisait la promotion littéraire de nombreux poètes et écrivains russes émigrés et a tout fait en particulier pour venir en aide à ce grand talent de la poésie russe qu'est Marina Tsvetaeva (voir le témoignage capital qu'il a laissé sur elle dans « A propos de Marina Tsvetaeva », *Novy Journal*, New York, N° 100, 1970 et N° 104, 1971).

A Paris, Slonim fut des années durant l'âme de la confrérie d'écrivains russes *Kotchevie* (« Le camp des peuples nomades ») : de 1928 à 1938, il a mis sur pied pas moins de cent quatre soirées littéraires publiques de cette « union officieuse » de poètes et prosateurs russes. En 1926, Slonim a accompli une grande tournée de conférences à travers les États-Unis, recueillant de l'argent pour le fond d'assistance aux prisonniers politiques en URSS ; il y a prononcé plus de cinquante causeries en plusieurs langues : en anglais et en russe bien sûr, mais aussi en italien à Chicago et à Detroit, en allemand à Cleveland, en français à la Nouvelle-Orléans. Certaines conférences ne se sont pas déroulées sans scandales, voire même sans bagarres : « La vérité sur la dictature communiste ne plaisait pas à tout le monde », aimait à commenter Slonim.

Dès 1950, il s'est mis à publier en anglais des ouvrages qui lui ont assuré une notoriété internationale. Retenons-en quelques titres :

The Epic of Russian Literature (des temps les plus anciens à Tchekhov); *Modern Russian Literature* (de Tchekhov à nos jours); *Soviet Literature* (plusieurs éditions remaniées); *The History of the Russian Theatre*; *Three Loves of Dostoevsky*.

La bibliographie de ses travaux est considérable. Il écrivait beaucoup dans la presse française, italienne, tchèque, anglaise, ainsi que dans les organes de l'émigration russe. De 1965 à 1970, il a tenu dans le « *New York Times Book Review* » sa propre rubrique, « *European Notebook* ».

Partout et toujours, M. L. Slonim est resté un digne représentant de la « grande culture russe », comme l'a si justement caractérisé le Professeur Robin Kemball lors de l'hommage qu'il lui a rendu le 14 mai 1976 à l'Université de Lausanne.

Cambridge, octobre 1976.

Nikolay ANDREYEV.

[Traduit du russe par A. Baudin.]

J'ai connu les livres de Marc Slonim avant de connaître l'homme. Il y en avait d'excellents comme *Trois Amours de Dostoïevsky*, il y en avait de très utiles comme son *Histoire de la littérature russe*. Tout ce qu'il a écrit se distingue par la rigueur de la méthode. Au fait de toutes les écoles de critique littéraire (et en premier lieu de l'école formaliste dont il avait vécu l'étape pragoise dans la fin des années vingt), il avait trouvé un équilibre que je jugeais assez exemplaire entre l'attention au texte et l'attention à l'écrivain. Chose étrange, pas un de ses livres n'est un livre d'émigré. Dès Prague, il avait adopté cette indépendance d'esprit qui le sépara de beaucoup d'émigrés « professionnels », si j'ose dire, mais qui le rapprocha des esprits les plus forts et les plus paradoxaux de notre époque, en particulier la poétesse Marina Tsvetaeva, qu'il publia à Prague dans sa revue *Volia Rossii*; et, tout récemment encore, sa remarquable indépendance de jugement se manifestait dans un très bel article consacré aux *Promenades avec Pouchkine* d'André Siniavski et publié (à son

corps défendant) par l'hebdomadaire russe de Paris auquel il collaborait régulièrement : là où toute « l'émigration » s'indignait de l'« indécence » des paradoxes sinavskiens, lui saluait, avec la jeunesse d'un octogénaire malicieux, le rôle de libération que Siniavski attribuait au poète polisson : l'affranchissement des poncifs est une tâche de Pénélope, celle-là même de la littérature...

Puis je connus l'homme, le vieillard sec, droit, aux propos précis, à l'humour rapide, avec un sens quasi anglo-saxon de l'*understatement*. C'est lui qui avait fondé le Cercle genevois d'études russes, devenu grâce à lui une tribune régulière pour les écrivains russes de l'étranger. Sa dernière conférence fut sur les humoristes russes, de Leskov à Zochtchenko. Le russe qu'il parlait, à la fois châtié et orné d'expressions populaires pittoresques, rappelait que cet homme réservé et rigoureux, fils d'un avocat de Toula, juif converti, avait fait ses études à Odessa, le grand port méridional d'où nous viennent, précisément, tant d'humoristes russes. Mais il était également polyglotte, européen, et même américain. Il avait fait ses études supérieures à Florence, où, bien plus tard, il devait diriger l'école d'été de son Université américaine. A Florence, aux Offices, au Bargello, il était chez lui.

Marc Slonim n'avait rien d'un sensible, et il n'aimait absolument pas évoquer ses souvenirs. Pour y parvenir, il fallait l'aborder sous l'angle d'un travail. Alors, parfois, il évoquait son passé de militant socialiste. Car à l'Assemblée Constituante de décembre 1917 (dissoute *manu militari* par Lénine dès sa première réunion) il avait été le plus jeune député « socialiste-révolutionnaire ». Les « S-R » étaient les héritiers des populistes. C'est eux, on le sait, qui recueillirent une écrasante majorité à la Constituante de 1917. Slonim, âgé de 23 ans, vécut toute l'année 1917, c'est-à-dire les deux révolutions, en tant qu'acteur enthousiaste de la première et que victime non consentante de la seconde. Il connaissait bien Blok, Essénine, tous deux très proches des « S-R », mais trop entraînés, selon lui, par les mécanismes de la « gauchisation » à céder aux Bolcheviks...

Naturellement, une telle carrière ne se résume pas en trois pages. Mais l'homme que j'ai connu avait une finesse et une chaleur de jugement que seule une pareille biographie peut donner : le révolutionnaire « trahi » n'avait lui-même rien trahi, l'ancien S-R était devenu un orthodoxe discret sans rien oublier de sa fougue intellectuelle première. Et cela donnait un des très rares types d'hommes que j'aie rencontrés où une telle expérience historique s'était sublimée en tolérance généreuse sans bigoterie, sans passéisme, sans amertume. Lorsque Alexandre Soljenitsyne était venu le voir à Genève,

les deux hommes s'étaient d'emblée entendus, non que leurs vues politiques ou religieuses fussent à l'unisson, mais parce que l'un comme l'autre représentaient, en URSS comme dans l'émigration, la même attitude de recherche intrépide, d'insatisfaction de principe. Pour beaucoup d'acteurs de l'histoire éliminés, comme il le fut, l'échec fut le début d'un long marasme. Marc Slonim sut en faire le départ d'une éclatante carrière d'intellectuel et d'écrivain.

Depuis une dizaine d'années, Marc Slonim vivait à Genève en compagnie de sa deuxième épouse, la cantatrice Tatiana Lamm. Dans leur appartement genevois, toujours gai et fleuri, tous les écrivains nouvellement émigrés d'URSS (et ils sont légion) étaient venus s'enquérir du secret de ce Russe européen, florentin...

Genève, novembre 1976.

Georges NIVAT.